

CAVANNA François

Je lisais Cavanna à l'âge de quinze ans pour renifler *Hara-Kiri* de l'intérieur.

« Une 'doctrine' 'Hara-Kiri' se dessinait, non formulée mais parfaitement mise en action. Pour l'essentiel, on peut la résumer ainsi :

Applaudir aux plus beaux exploits de la Bêtise et de la Méchanceté, en rajoutant, en allant dans le même sens qu'elles mais plus loin qu'elles, le plus loin possible dans leur logique tordue, jusqu'à l'absurde, jusqu'à l'odieux, jusqu'au grandiose. C'est le principe du judo : ne va pas contre, accompagne-le.

Le comique doit être un comique de situation. Aller au fond des choses. Mépriser les tentations de petites rigolades secondaires. Taper là où ça fait le plus mal, taper comme un bœuf.

D'où notre dégoût de 'l'esprit', en particulier du jeu de mots, et par-dessus tout du calembour, cette acrobatie stérile, ce tic de petit vieux. Contrairement à ce qu'un vain peuple pense, le calembour est plus difficile à éviter qu'à faire. Il est comme les merdes de chien sur les trottoirs : il faut être vigilant pour ne pas marcher dedans. Glissé en passant, sans insister, entre copains, il se supporte. Nous ne nous en privons pas, mais à notre corps défendant, en nous moquant de nous-mêmes. Imprimé, il n'en reste qu'une lourdasse gymnastique. 'La fiente de l'esprit qui vole' disait le père Hugo, ambigu comme pas un.

Autre écueil, la tentation de la roserie ('A la fin de l'envoi, je touche !' pérorer Machin). Rien à foutre d'égratigner avec grâce pour montrer comme on est fin, et spirituel, et tac-au-tac ... Le poing dans la gueule. En voyou.

Ne pas être les esclaves du 'gag', mécanique de précision à déclencher le rire qui vous réduit à n'être qu'un horloger. Le gag, d'ailleurs, n'est souvent qu'un calembour graphique. On émet un sifflement d'admiration pour l'acrobate mais on oublie de rire.

Le plus funeste ennemi de l'humour, peut-être : l'allégorie. Ce que j'appellerai le dessus-de-pendule. Très utilisé dans le dessin politique, où il permet de faire comprendre, par analogie, des choses très simples à des gens qu'on estime trop bêtes pour les comprendre sous leur forme directe. Si le calembour est pour nous symbolisé par *Le Canard Enchaîné*, le dessus-de-pendule l'est par *L'Assiette au Beurre*, ce magazine de la fin de l'autre siècle, fort bien dessiné, d'ailleurs, les plus grands noms s'y bousculaient, mais ce graphisme prestigieux illustrait des idées d'une platitude de discours électoral. Forain est un grand artiste mais Forain m'emmerde ».

Et Jossot, ducon, il t'emmerde ? S'il est permis à Cavanna de déceler le dessus-de-pendule dans *L'Assiette au Beurre*, que peut-il donc bien voir dans *Charlie-Hebdo* ? Un homme qui fait ses premières armes avec le professeur Choron et qui les raccroche avec Philippe Val a raté sa vie de la manière la plus inesthétique qui soit. C'est comme Daumal, qui commence avec Gilbert-Lecomte et termine avec Gurdjieff ... Les derniers livres de Cavanna sont

bouffis, spongieux, verdâtres, variqueux. Cavanna est aujourd'hui une outre sèche qui pisse encore un peu de vinaigre / il me fait penser à Pierre Sidos qui, au cours de ses derniers meetings de L'Œuvre Française, se plaignait de l'élévation du prix des cartes vermeil.

dieu, mozart, le pen et les autres ... (Presses de la Cité, 1992)

Coups de sang (Belfond, 1991)

Maman, au secours ! (ill. Altan, Presses de la Cité, 1990)

Mignonne, allons voir si la rose ... (Belfond, 1989)

Les aventures de Napoléon (Belfond, 1988)

Les ritals (Poche, 1985)

Les russkofs (Poche, 1985)

Les Ecritures (Poche, 1985)

4, rue Choron (Folio, 1984)

Bête et méchant (Poche, 1984)

